

LA VALLEE DE LA SOUMMAM (Rédactrice Françoise Colin-Mansuy)

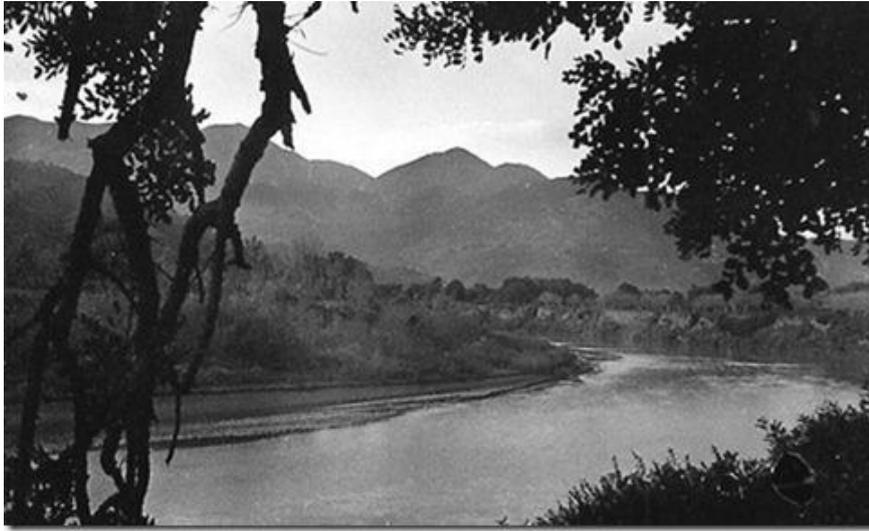


Figure 1 – La Soummam

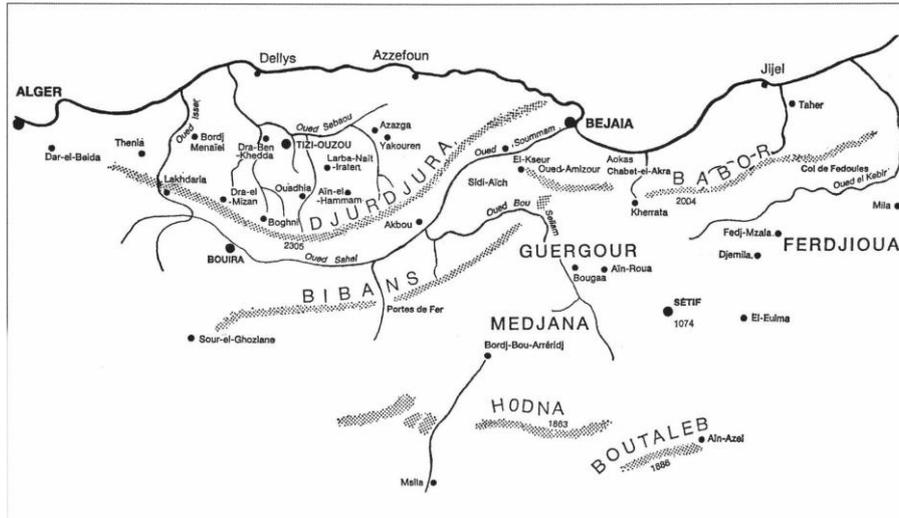
« Long couloir d'une sobre beauté que soulignent les tonalités fondues d'une nature apaisée, au pays de la figue et de l'olivier, original entre tous. » (Martial Rémond)

L'oued Soummam, dont l'embouchure est tout près de Bougie, est le prolongement de l'oued Sahel qui prend sa source à quelque 200 kilomètres au sud-ouest, dans les hauts-plateaux de Bouira.



Figure 2 - L'embouchure de la Soummam près de Bougie

Ces deux oueds serpentent l'un après l'autre tout le long du versant sud du Djurdjura jusqu'à Bougie. Ils reçoivent de nombreux affluents, permanents ou intermittents, avant de rejoindre la Méditerranée.



C'est à Akbou, à environ 80 kilomètres de Bougie, là où le rejoint sur sa rive droite l'oued Bousellam, que l'oued prend le nom de Soummam.

La Soummam est donc le réceptacle d'une infinité de cours d'eau et torrents divers dévalant les pentes des montagnes qui l'accompagnent jusqu'à la mer. Même s'il n'est souvent l'été qu'un mince cours d'eau cherchant son chemin entre sables et cailloux, il peut devenir menaçant en période de pluies et fonte des neiges. Ses crues sont à juste raison très redoutées, preuve en est ce pauvre âne immortalisé par cette étonnante photo :



Figure 3 - Âne retrouvé mort dans un arbre après une violente crue de la Soummam (ceuxdebougie.com)

Le nom Soummam, « assif asemmam » en kabyle, c'est-à-dire « fleuve acide », s'explique par les nombreux tamaris qui poussent sur ses rives et dont le feuillage salé donne un goût légèrement acide à l'eau. (1)

La vallée forme un long couloir sinueux et accidenté. Elle s'élargit par endroits jusqu'à quatre kilomètres et se rétrécit à d'autres à une centaine de mètres, comme dans les gorges de Sidi-Aïch dans la basse plaine.

1- oucefallioui.com « la Soummam,...un paradis à jamais perdu



Figure 4 – La Soummam vue de Sidi-Aïch -1940- ceuxdebougie.com

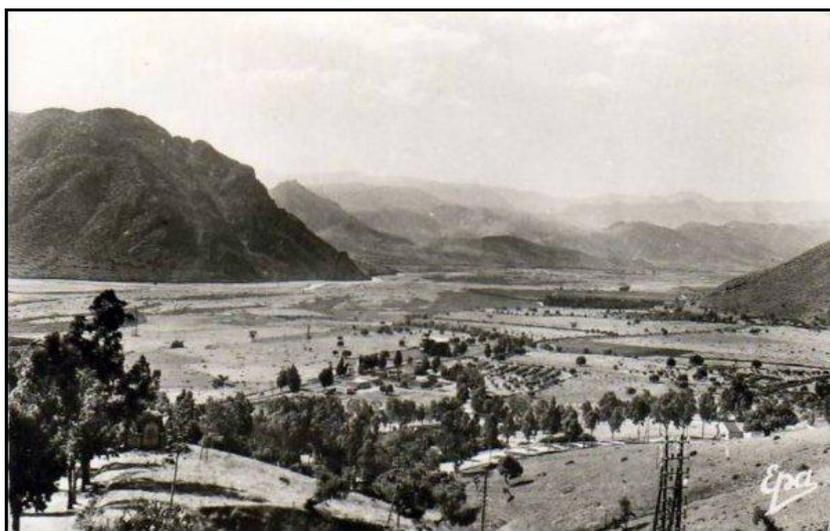


Figure 5 - La Soummam à Akbou, où la rejoint l'affluent Bousellam.

De nombreux gués en amont ont toujours permis de la traverser mais l'embouchure, trop large et de trop fort débit, ne permettait pas la traversée avant la construction du pont. (Morizot).

La Soummam fait office de frontière entre le Djurdjura et les Babors, entre la Grande Kabylie et la Petite Kabylie. Au III^{ème} siècle déjà, elle avait servi de frontière entre la Maurétanie Sitifienne (Sétif) et la Maurétanie Césarienne (Cherchell).

Mais elle fut aussi, de tout temps, une voie naturelle de communication : on la remontait pour contourner la chaîne du Djurdjura au Sud et rejoindre la région algéroise à l'ouest, ou pour traverser la chaîne des Bibans par les Portes de Fer et rejoindre Sétif à l'est ou encore

atteindre les Hauts Plateaux de cultures céréalières au sud. Au moyen-âge elle constitua l'artère vitale qui permit à l'Etat hammadite de faire de Bougie une des villes les plus prospères d'Afrique du nord : An Naciria. Au XIXème siècle, c'est le long du fleuve que les Français construisirent la route nationale.

Les terres ainsi que la végétation y sont diverses : de belles forêts, encombrées de broussailles d'épineux et d'arbustes aromatiques, de nombreuses sources, des oliviers et figuiers sur les rives, offrant les fruits traditionnels de Kabylie ; sur les terres surélevées, pentues et rocailleuses, poussent des cactus chargés de figues de Barbarie et des arbres d'essences diverses, caroubiers, eucalyptus, micocouliers, hêtres et chênes de toutes sortes. On y trouve aussi des mares temporaires, souvent insalubres, comme au nord de Sidi-Aïch, et de vastes marécages près de l'embouchure.

Convoitée de tout temps par les envahisseurs, cette région fut farouchement gardée par les tribus qui ont toujours occupé les hauteurs environnantes car celles-ci leur offraient une double sécurité, contre les envahisseurs et contre les crues dévastatrices.

Les tribus de la vallée de la Soummam résistèrent longtemps aux Français qui, même après avoir conquis Bougie en 1833, s'y retrouvèrent comme prisonniers pendant plusieurs années.

Si la conquête militaire de l'Algérie semblait terminée en 1857, de nombreuses insurrections continuèrent d'avoir lieu en Kabylie jusqu'à la grande insurrection de 1871, véritable déclaration de guerre du bachaga Mokrani, qui concerna toute la Kabylie. L'armée française en vint à bout, mais au prix de plus de 340 combats meurtriers, et d'une répression très sévère, jamais oubliée : « *malgré son succès final, l'armée restera la grande perdante, chargée de toutes les responsabilités* » (X. Yacono, « *Kabylie : L'insurrection de 1871* », in Encyclopédie berbère, 26 | Judaïsme – Kabylie).

De surcroît les terres des insurgés furent séquestrées pour y créer des centres de colonisation, ce qui ne pouvait que mal augurer des rapports entre les communautés.

La France venant de perdre l'Alsace-Lorraine après la guerre franco-prussienne de 1870, « *l'immigration alsacienne-lorraine arrivait à point nommé pour servir les desseins politiques du gouvernement et la première à subir la conséquence de ces erreurs qui font la part belle à la stratégie jusque dans l'organisation spatiale des villages qui ressemblent à des places-fortes* » (Fabienne FISHER)

Plusieurs villages de colonisation furent ainsi implantés, à partir de 1872, dans des lieux souvent choisis en raison de leur situation stratégique plutôt qu'en raison de leurs ressources naturelles. Ce choix contribua au découragement et à l'abandon de bon nombre de colons alsaciens-lorrains qui ne s'attendaient pas du tout aux énormes difficultés à surmonter, les mêmes que celles déjà rencontrées 20 ans avant par les colons de Djidjelli, des Babors, et d'autres encore. Seules les cigognes évoquaient leur pays perdu et l'on pense aux lignes de Maupassant pendant son séjour en Algérie où, dans la région d'Oran, il rencontre un Alsacienne :

« *Devant moi une femme, une vieille femme en jupe noire, coiffée d'un bonnet blanc, chemine, courbée, un panier au bras gauche et tenant de l'autre, en manière d'ombrelle, un immense parapluie rouge. Une femme ici! (...)*

La vieille, exténuée, s'assit dans la poussière, haletante sous la chaleur torride. Elle avait une face ridée par d'innombrables petits plis de peau comme ceux des étoffes qu'on fronce, un air las, accablé, désespéré.

Je lui parlai. C'était une Alsacienne qu'on avait envoyée en ces pays désolés, avec ses

quatre fils, après la guerre. Elle me dit:

- Vous venez de là-bas?

Ce "là-bas" me serra le coeur.

- Oui.

Et elle se mit à pleurer. Puis elle me conta son histoire bien simple.

On leur avait promis des terres. Ils étaient venus, la mère et les enfants. Maintenant trois de ses fils étaient morts sous ce climat meurtrier. Il en restait un, malade aussi. Leurs champs ne rapportaient rien, bien que grands, car ils n'avaient pas une goutte d'eau. Elle répétait, la vieille: "De la cendre, monsieur, de la cendre brûlée. Il n'y vient pas un chou, pas un chou, pas un chou!" s'obstinant à cette idée de chou qui devait représenter pour elle tout le bonheur terrestre.

Je n'ai jamais rien vu de plus navrant que cette bonne femme d'Alsace jetée sur ce sol de feu où il ne pousse pas un chou. Comme elle devait souvent penser au pays perdu, au pays vert de sa jeunesse, la pauvre vieille »°°(Autour d'Oran et Sur les hauts plateaux parus dans *Le Gaulois* des 26 et 31 juillet 1881 et publié dans le recueil de voyage *Au soleil*.)

<http://maupassant.free.fr/cadre.php?page=oeuvre>

En 1873 on évalue à 2500 le nombre des Alsaciens-Lorrains émigrés en Algérie ; la plupart sont pauvres et sans ressource, et même si certaines terres sont riches, beaucoup ne savent pas les cultiver et doivent tout apprendre, ou abandonner. L'armée leur fournit en général un logement provisoire, gourbi ou tente, une paire de bœufs et une charrue, 200 kg d'orge et 100 de blé pour les premières semailles mais la tâche est énorme, tout est à faire avec peu de moyens, l'isolement et les routes difficiles découragent beaucoup de familles déjà fragilisées par un voyage chaotique depuis leur terre natale. La vallée est balayée l'été par le sirocco venu du Sahara, les terrains marécageux infestés de moustiques, l'eau insalubre : paludisme et dysenterie font des ravages. Mais beaucoup résistent et, envers et contre tout, réussissent : peu à peu, plusieurs villages voient le jour.



Figure 6 -Carte routière Shell

Les principaux villages de colonisation de la Soummam : La Réunion, El Kseur, Oued-Amizour, Sidi-Aïch, Seddouk, Akbou

Le village de La Réunion a été fondé en 1872 à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Bougie, sur les hauteurs où se trouvaient des tribus nomades. Les terres étaient fertiles mais encombrées de hautes broussailles. Il fallut les défricher avec difficulté, le matériel manquait et le soleil brûlait. Les terres insalubres furent asséchées, on planta des frênes et des eucalyptus et on sema du blé. Sur les 28 familles européennes, 27 venaient d'Alsace-Lorraine et 7 seulement sont restées. Sur les 15 familles algériennes, une seule est restée. L'armée avait fait construire des gourbis en pierres et terre comme premiers abris et distribué vivres et vêtements. Mais 18 enfants sur 102 décèdent en l'espace de trois mois.°

« *Au début les colons de Kabylie souffrirent de vols et chapardages de poules, bœufs, légumes* » dit Fabienne Fisher, « *mais cette animosité ne dura pas* ». Des relations de travail s'instaurèrent entre Arabes et nouveaux émigrants. Mais beaucoup de colons, découragés par les terres peu fertiles et la difficulté du travail, vendent leur concession, d'autres la louent aux indigènes et exercent au village un autre métier plus rémunérateur.

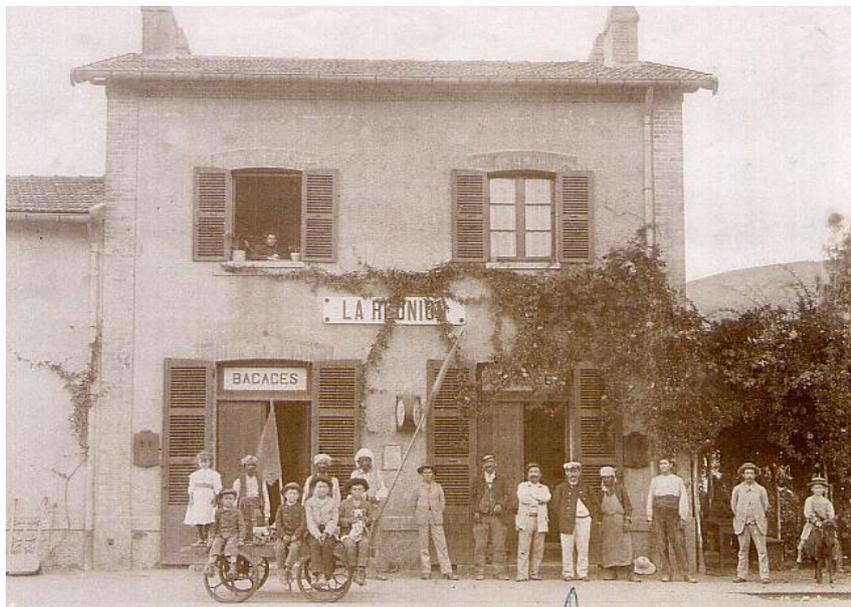


Figure 7 - La Gare de La Réunion vers 1920 (ceuxdebougie.com)

Oued Amizour, « Colmar » pour les Alsaciens, fut créé en 1872 par l'Amiral de Gueydon : 23 familles alsaciennes-lorraines s'y installèrent. 1186 habitants en 1880, 1755 en 1900. En 1942, 1500 ha de vignobles produisaient 150000 hectolitres de bon vin.

Le climat y est humide, les dénivellations de terrain très importantes, la région marécageuse et insalubre, cependant les forêts sont belles. Les débuts furent extrêmement difficiles pour ces familles confrontées pendant des années à tant de difficiles problèmes de toute sorte. Le passage de l'autorité militaire à l'autorité civile fut aussi une épreuve car il fallut se passer de l'aide de l'Armée, qui avait voulu soutenir les Alsaciens-Lorrains comme une dette contractée vis-à-vis d'eux. (Fabienne Fisher, *L'installation des Alsaciens Lorrains.*)

°cf ceuxdebougie.com

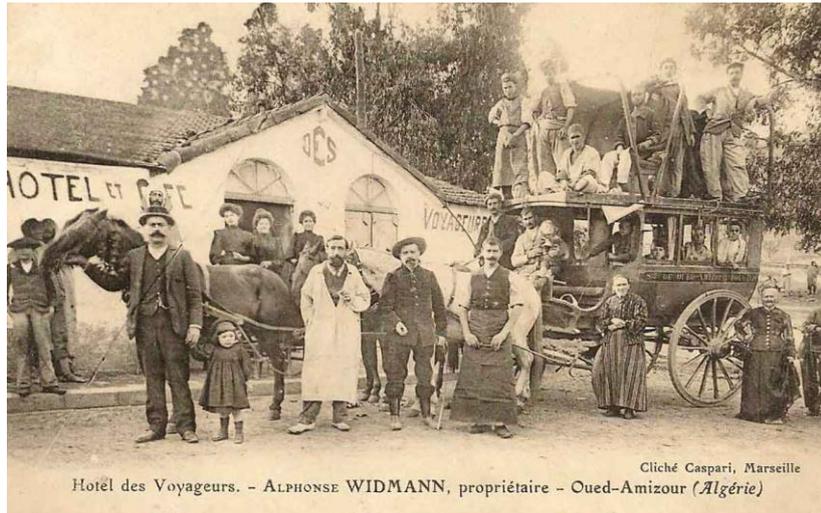


Figure 8 - Oued- Amizour (LEFLAY.NET Photos)



Figure 9 - Gare d'Amizour (ceuxdebougie.com)



Figure 10 – Maison de colons à leur arrivée à Oued Amizour

°Voir le texte d'Edgar Scotti sur Oued-Amizour :

<http://www.cerclealgerianiste.fr/index.php/archives/encyclopedie-algerianiste/territoire/villes-et-villages-d-algerie/constantinois/106-colmar-oued-amizour>

El Kseur, appelé **Bitche** par les colons alsaciens lorrains, fut créé en 1872 sur 3558 ha de plaines et de coteaux. Situé à 24 kilomètres au sud-ouest de Bougie, ce village dominait la vallée. Les terres et l'environnement étaient favorables aux cultures des céréales et des pois chiches et de belles forêts d'oliviers faisaient tourner huileries et savonneries, activités traditionnelles des Kabyles.

Tout près se trouvaient les ruines romaines de Tubusuctus, devenu le Tiklat des Berbères : deux grandes citernes de pierre étaient alimentées par une conduite d'eau de 14 km.

« El Kseur » signifie « ruines ».

En 1900 la conduite fut restaurée pour alimenter les maisons du village.

Voir le texte d'Albin Sebastiani : <http://www.ceuxdebougie.com/06-CHRON/6.2.17.html>

Et celui d'Edgar Scotti http://alger-roi.fr/Alger/el_kseur/pdf/el_kseur_algerianiste_117.pdf

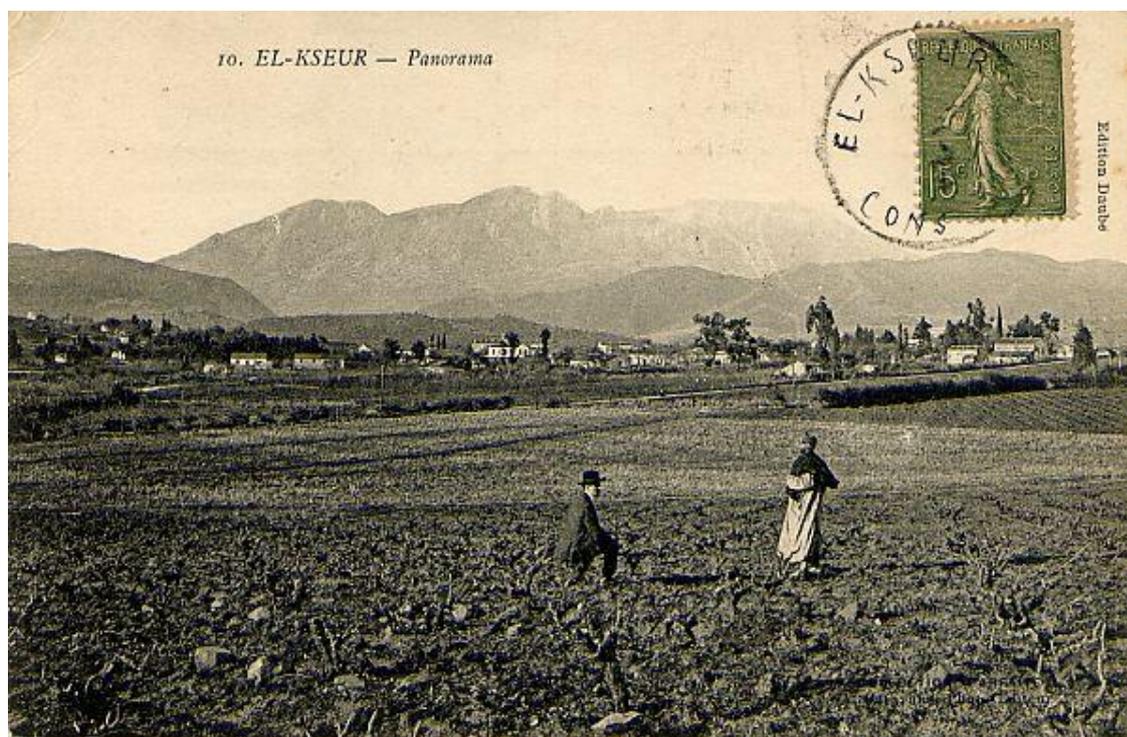


Figure 11 - Scène champêtre à El Kseur °



5. - EL-KSEUR. - Le Monument et Route de Tizi-Ouzou °

Sidi-Aïch fut créé en 1874 sur 390 hectares au sud d'El Kseur, à 47 km de Bougie, sur les terres séquestrées aux Kabyles, séquestre représentant le cinquième de leurs meilleures terres. Le nom est celui d'un marabout du XIV^{ème} siècle dont le tombeau se trouvait au milieu du village et celui-ci devint en 1880 le siège de la commune mixte de la Soummam et administrait 15 à 16 douars (dont celui d'El Flaye qui vit naître le chanteur Mouloudji) ainsi que 8 centres communaux.



10. - SIDI-AICH. — Entrée du village. 1910.

Figure 13 -
L'entrée de Sidi Aïch vers
1900°



Figure 14 - Le petit pont et, ci-dessous, le pont du chemin de fer de Sidi-Aïch°

° photos de ceuxdebougie.com



Figure 15 - Sidi-Aïch

Sidi-Aïch se trouve sur la route Bougie - Alger et sur la ligne des Chemins de Fer Algériens(C.F.A.) dont le pont en pierres est prolongé d'une armature métallique. Cette solide armature fut tordue comme un fil de fer et le marché couvert du village emporté par la terrible crue de 1957.

En 1950 cette commune comptait 490 habitants et en 1957 elle deviendra Sous-Préfecture du département de Sétif. Son marché s'y tenait chaque mercredi, jour sans école comme partout en Kabylie. Céréales, olives, figues, caroubes, huile d'olive et bestiaux s'y trouvaient en abondance.

Aux alentours s'étendaient des hectares de vignes ; non loin, une usine fabriquait un plâtre particulièrement apprécié pour sa finesse.

Entre l'église et la mosquée se trouvait en 1950 le Monument aux morts de 39-45, sculpté par Paul Belmondo (Alger 1892-Paris 1982) représentant deux femmes, l'une européenne l'autre kabyle, priant et se lamentant ensemble.



Figure 16 - Monument aux morts de la commune mixte de la Soummam



ECOLE DE SID-AÏCH

CM et CFE

de gauche à droite

Photo transmise par Roger Djafar

debout : Ali Telmat - Youcef Sadi - Norbert Mahmoud - Hamid Yaici - Rachid Rachedi - Makhlof Kerrouche - Roger Djafar - Seddil Tamzalit

assis : Madjid Benyiaha - Mahfoud Ourabah - Makhlof Ainas - Francis Andreani - Abderrahmane Arezki Bertalli - Abdelhadim Belhocine
L'instituteur est M. Robert Delage

1951 - 1952

Source "Ceux de Bougie"

Figure 17- Classe de CM et CFE en 1951-52

<http://www.ceuxdebougie.com/06-CHRON/6.2.03.html>

Seddouk

C'est là que résidait le vieux Marabout Cheikh el Haddad Mohand Ameziane, chef religieux de la confrérie musulmane soufie fondée en 1774, la Rhamania, et qui prit part à la révolte de 1871 avec Mokrani.

Seddouk est créé par le Vice-Amiral de Gueydon en 1872, sur un vaste plateau à 375 mètres d'altitude au-dessus de la Soummam, à l'écart des grandes voies. Il y poussait des caroubiers, des oliviers, des figuiers et quelques vignes, il y neigeait l'hiver et on y étouffait de chaleur l'été. Tout près se trouvaient les salines de Lemillah, village du sel qu'exploitaient cinq familles kabyles.

On construisit deux fontaines, l'une au centre pour les habitants, l'autre à l'entrée du village pour les passants.

Pour évoquer Seddouk, donnons la parole à Raymond Fery, né à Aokas en 1912, qui après ses études de médecine est affecté en 1937, à sa demande, au cœur de l'Aurès, puis en 1941 à Seddouk où il s'installa avec sa femme en tant que médecin de colonisation.



Vivant au sein même des populations, parlant l'arabe et le kabyle, il nous livre son expérience humaine et son combat contre les insuffisances sanitaires de l'époque dans un livre passionnant : « Médecins chez les Berbères », 1986. Voici ce qu'il nous livre sur Seddouk :

Seddouk, janvier 1941

Seddouk est une modeste commune, édifiée sur les terres confisquées aux Kabyles ayant pris part au soulèvement de 1871. De telles communes sont assez nombreuses en Grande et Petite Kabylies. La rébellion matée - avec rigueur, des centres de colonisation ont été créés en différents points névralgiques, afin d'y implanter une population

française suffisamment importante pour faire contrepoids aux autochtones. Des terres de colonisation ont été distribuées aux immigrants venus de la Métropole : paysans des provinces méridionales les plus pauvres regroupés par départements d'origine, Ardèche, Ariège, Aveyron, Lozère ... , Alsaciens, fuyant leur patrie annexée par le roi de Prusse. C'est ainsi qu'à l'état-civil des nouvelles communes, s'inscrivirent les noms de Bonafous, de Camboulive, de Couderc, de Farigoule ... de Frey, de Schuster, de Weismuller. A Seddouk les

premiers colons étaient originaires des Hautes Alpes et, pour quelques uns, de la région lyonnaise.

Le centre de colonisation a d'abord fait partie de la commune mixte d'Akbou et n'a été érigé en commune de plein exercice qu'après la première guerre mondiale. Les villages kabyles de Seddouk-Ouadda et de Seddouk-Oufellah (1), auxquels il doit son nom, ont alors été englobés dans la nouvelle collectivité locale, ainsi que le village de Takaats.

Seddouk est construit sur une éminence, dans la vallée de la Soummam, à l'écart de la ligne de chemin de fer et de la route nationale qui longent l'oued. Il faut pour y accéder, quitter les grandes voies de communication, à hauteur de la petite gare de Takriets et emprunter le chemin départemental qui serpente à flanc de montagne pour atteindre le lieu-dit « Tizi n 'Djemaa » (2).

Le village groupe une cinquantaine de maisons, chacune entourée d'un jardin, s'échelonnant sur trois rues parallèles à la ligne de crête, où s'élèvent la mairie à un bout et la gendarmerie à l'extrémité opposée. La mairie est installée dans une grande bâtisse, dont la haute muraille témoigne du souci qu'avaient eu les créateurs du centre de colonisation d'y édifier un ultime refuge en cas d'événements analogues à ceux que la Kabylie venait de traverser. Aujourd'hui, le lourd portail de fer est immuablement ouvert à deux battants sur la vaste cour, qu'emplissent, à l'heure des récréations, les cris des élèves de l'école communale, qui fait partie du même ensemble.



Seddouk : la maison du médecin de colonisation sous la neige.

A l'entour de la mairie un petit bois d'eucalyptus abrite chaque samedi le marché hebdomadaire avec, en contrebas, un abattoir rustique où les bouchers ambulants égorgent quelques chèvres et deux ou trois moutons. Tout au bas de la petite agglomération, une belle allée de platanes conduit à la maison du médecin de colonisation, entourée d'oliviers séculaires et d'un grand jardin où mes prédécesseurs ont planté de la vigne et quelques arbres fruitiers. A mi-chemin entre la mairie et mon logement de fonction, se trouve le bureau de poste et un peu plus loin l'église, construite en 1875 desservie aujourd'hui par un prêtre qui vient d'Akbou un dimanche sur deux. Une large place sépare l'édifice religieux de l'auberge du village où quelques piliers de comptoir, Kabyles et Européens mêlés, lampent le gros rouge ou l'anisette, dans la salle enfumée. (...)

La circonscription médicale de Seddouk est de création relativement récente. Mon nouveau domaine se situe au cœur de la (...) Petite Kabylie par opposition à la Grande Kabylie dont Tizi-Ouzou est le chef-lieu. L'une comme l'autre sont habitées par des montagnards berbères, ayant conservé - comme les Chaouïa de l'Aurès que je viens de quitter - leur langue, leurs traditions et leurs coutumes. (...)

Seuls les villages de la commune de plein exercice et, en partie, les douars de la commune mixte d'Akbou sont accessibles en automobile. Les douars de la commune mixte du Guergour forment un énorme chaos montagneux, où l'on ne circule qu'à dos de mulet. Le plus éloigné

de ma résidence, le douar Béni Mohli, se situe à plus de cinq heures de marche ... quand les conditions atmosphériques sont favorables. L'équipement sanitaire est à peu près inexistant. Le maire de Seddouk a mis à ma disposition un petit local communal, situé non loin du bureau de poste, afin que j'y installe les consultations gratuites aux indigènes, les visites des mères et nourrissons, les séances de vaccination obligatoire, bref tout ce qui constitue la tâche quotidienne du médecin de colonisation. J'ai pour unique collaborateur un adjoint technique de la santé, originaire de Cherchell. A sa sortie de l'école, il a rejoint Seddouk la mort dans l'âme et n'a d'autre ambition que de se rapprocher, le plus tôt possible, de sa ville natale. Il est, dit-il, un « homme de mer », passionné de pêche et champion de natation, tout le contraire d'un montagnard ! Il ignore le dialecte kabyle et ne fait aucun effort pour assimiler cette langue barbare. Par contre, il fraye volontiers avec les Européens. Le seul indigène dont - je crois bien - la compagnie lui paraît acceptable est le « taleb », avec lequel il entretient de longues conversations dans un arabe raffiné. Il est arrivé ici quelques mois avant moi et sa connaissance des gens du village et des habitants d'alentour me sera très utile à mes débuts à Seddouk.

* * *

Les Européens sont, pour la plupart, les descendants des colons de 1875, dont il ne reste plus qu'une dizaine de familles. Ils vivent plutôt chichement du produit de leurs oliviers, élèvent quelques vaches, le cochon que l'on tue à Noël et une basse-cour plus ou moins importante. Les six gendarmes de la brigade, le receveur des postes, les instituteurs et institutrices ne sont, comme moi-même, que des résidents temporaires, changeant au gré des mutations. L'ancien centre de colonisation, qui a compté autrefois jusqu'à cinquante familles françaises, un groupe de pompiers bénévoles et un orphéon municipal, serait tombé en désuétude si de nombreux Kabyles, y trouvant plus de commodités que dans leurs « dechra » de la montagne, n'étaient venus s'y installer et prendre la relève des colons disparus, emportés par la ruine ou la maladie. Ceux qui subsistent ont adopté le mode de vie de leurs voisins kabyles et s'expriment autant en dialecte berbère qu'en français. Il n'existe pratiquement aucune différence sociale entre eux et les indigènes, seule la religion les sépare. Les uns vont à la messe - quand elle est célébrée -, fêtent Noël et font leurs Pâques. Ils sont baptisés, mariés et enterrés par le curé. Les autres observent le jeûne du ramadan et s'abstiennent de manger du cochon. Ils sont circoncis, se marient devant la « djemaa » et sont inhumés selon le rite musulman. Pour le reste, tous les habitants de Seddouk se comportent pareillement. Les femmes des uns et des autres sont confinées dans les tâches domestiques, leurs enfants fréquentent la même école, les hommes se retrouvent à l'estaminet, où un observateur attentif pourrait toutefois constater que les Européens consomment plus volontiers l'anisette que le gros rouge qui a la faveur des Kabyles.

(1)-Seddouk-Ouadda : Seddouk le Bas et Seddouk Ouffelah : Seddouk le Haut.

(2)Tizi n'Djemaa : Le col de l'assemblée, chef-lieu de la commune.

AKBOU domine le lieu de confluence de la Soummam et son affluent de fort débit, le Bou Sellam, qui lui donne toute sa force. C'est le lieu du deuxième épicode de la Révolte de 1871 menée par Mokrani dont l'impitoyable répression fut suivie de séquestration de terres des Tribus kabyles. C'est ainsi qu'en 1874, sous l'autorité de l'Amiral de Gueydon, fut créé le village nommé d'abord Metz, pour y installer les Alsaciens-Lorrains. Il devint le centre d'une commune mixte le 6 janvier 1875 puis sera érigé en commune de plein exercice par décret du 20 mars 1883, regroupant les villages alentours nouvellement créés et les communes

indigènes. Le nom de Metz fut abandonné pour celui de "Kouba", aussitôt transformé par l'anagramme AKBOU.

Les premières arrivants, citadins sans aucune fortune, sans la moindre expérience agricole, se trouvèrent désorientés dans ce village de montagne isolé et beaucoup succombèrent à la faim et au climat. Un instituteur arrivé en 1882, Auguste Sabatier, note à cette date que "déjà les terres sont cultivées avec plus de soin autour des habitations, l'hygiène du colon laisse moins à désirer, les sujets peu robustes ont disparu et ceux qui restent se sont acclimatés"...Il publia en 1885 une Monographie d'Akbou qui donne des détails précis. Voir ci-dessous la présentation de cet ouvrage par D.Aïssani et J.Sheelee.

<http://ath-waghlis.com/documents/monographieakbou.pdf>

Akbou se trouve rive gauche de la Soummam, sur un piton du flanc oriental du Djurdjura, à quelque 300 mètres de hauteur.

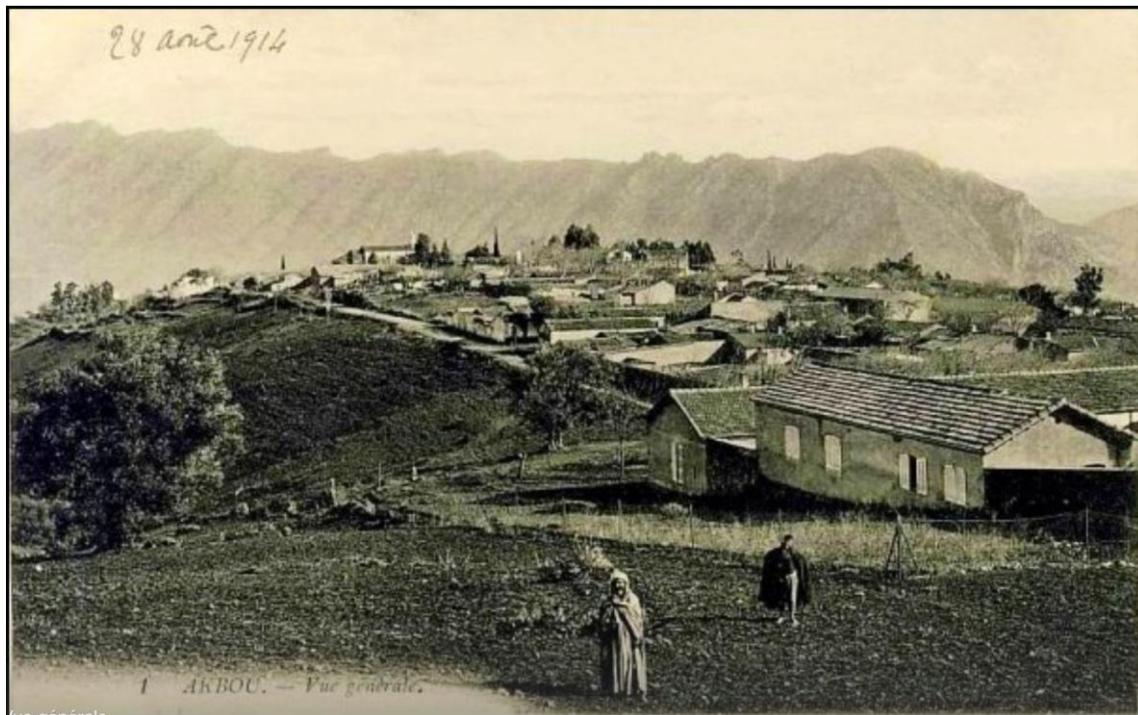


Figure 18 - Akbou, vue générale, 1914

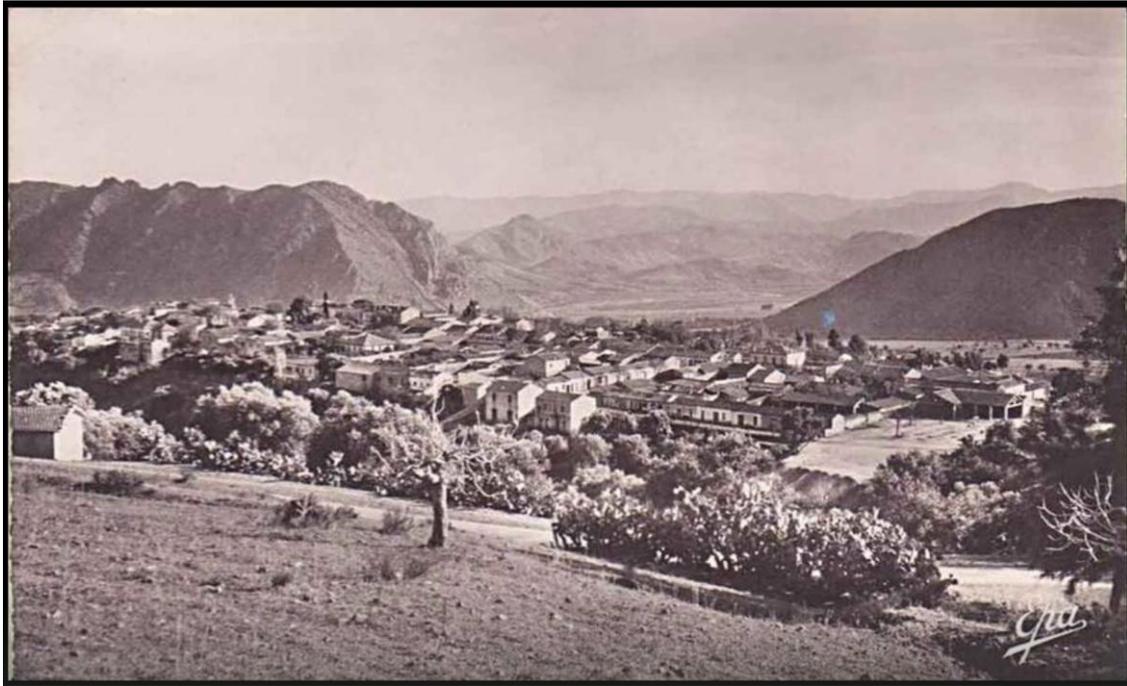


Figure 19 - Akbou, à la jonction du Bousellam et de la Soummam

En face, de l'autre côté de l'oued (de l' « assif ») se dresse le djebel Gueldaman, ou « adrar Gueldaman » « maître des eaux », « iguel d'aman » en kabyle. En 1926 on y découvrit une grotte de 3 mètres de haut et 10,50 de large au fond de laquelle s'ouvrait un gouffre à pic puis une immense galerie. Cette grotte fut jadis l'objet d'une exploitation de guano de chauves-souris. (A. de Beaumais et P.Royer, *bulletin de la Sté préhistorique de France*.1926, tome 23, N.9-10, PP.223-227). . Des mines de fer y ont été exploitées. Elle fut explorée et fait encore aujourd'hui l'objet de recherches et de découvertes de la part des archéologues algériens pour enrichir l'histoire du néolithique en Kabylie



Figure 20 - Mines de fer dans le Gueldamane en face d'Akbou

Sur le site d'Akbou se trouvait une ville romaine dont il reste un mausolée sur lequel se lit le nom d' Ausium. Il est attribué à la famille de Firmus qui se rebella contre les Romains en 370-372 et se proclama « rex Maurorum » (*les Africains et la domination de Rome, Dialogues d'histoire ancienne, T.Kotula et M.Michalak, site Persée*).



Figure 21 - Le Mausolée romain d'Ausium

De précieux renseignements sur les débuts de ce village ont été trouvés ...au fond d'une bouteille.

"Au cours de la démolition du vieux bâtiment de l'hôtel de ville d'Akbou, les ouvriers préposés à ces travaux ont eu la surprise de découvrir dans une muraille, une bouteille cachetée sur laquelle la poussière s'était agglutinée. Un document datant de 1894, se trouvait à l'intérieur. Le manuscrit, jauni par l'âge, était ainsi libellé :

« Akbou, le 16 Novembre 1894 – mairie d'Akbou, construite mi-partie avec une subvention du gouvernement général, mi-partie avec les fonds communaux. Coût de la construction : 12.500 frs. Président de la république : M. Casimir Perrier, Préfet du département : M. Lascombe, sous-préfet de l'arrondissement : M. Choynet, Maire d'Akbou : M. Cusiaud Léonce, Docteur en médecine, Médecin de colonisation. Conseillers : MM. Richaud Boulet, De Negroni, beneventi, Laprade, Nicolaï, Salom; pour Tazmalt : MM. Rousselet (Adjoint spécial), Sablon, Riquet ; pour Ighzer Amokrane : M. Barbier. Conseillers indigènes, MM. Taar Ouattitouche, Ouasit Slimane, Gouverneur général de l'Algérie : M. Cambon, député, M. Thomson, sénateur, M. Lessneur, Conseiller général, M. Dufour de Bougie.

« Akbou, crée en 1874 : siège d'un bureau arabe, d'une commune mixte en 1880, d'une commune de plein exercice en 1883. Les centres de Tazmalt et Ighzer Amokrane font partie de la commune qui a 1.300 habitants, dont 600 musulmans, Akbou compte pour les 2/3. Akbou est le siège d'une commune mixte de 54.000 indigènes. Ils sont administrés Par M. Folts, Administrateur et M. Elie, adjoint. Receveur des domaines, M. Rifaut ; des contributions, M. Bourlier, des Postes, M. Soubriillard, juge de paix, M. Zitouni. Econome de l'hôpital, M. Gurriet.

Garnison de 60 hommes. Ecole de filles et garçons. Ponts et chaussées. Curé. Gendarmerie. Prison civile. Hôpital. Eau venant de Chellata par une conduite de 12.000 mètres. Voie ferrée. Route... »

"L'ouverture de la bouteille a été faite par M. Albertini, maire d'Akbou en présence de MM. Faglin et Ait Ouali, adjoints au maire ; Dessarps, secrétaire général de la mairie ; Botta, vieil habitant d'Akbou ; et Garcia, inspecteur au service de l'élevage. Un procès-verbal de cette ouverture a été dressé".

Signé : MAMMERI HACENE

<http://villedakbou.skyrock.com/3069841895-L-ancienne-mairie-d-Akbou-qui-fut-l-objet-de-demolition-et-ou-a-ete.html>



Figure 22 - La première mairie d'Akbou



Figure 23 - L'Hôtel de ville d'Akbou



Figure 24 - Assemblée communale de 1950

Akbou comptait 3091 habitants en 1930, dont 530 européens. En 1954, 7532 habitants dont 423 européens.

On y cultivait des céréales, des arbres fruitiers, orangers, mandariniers, citronniers et amandiers. Le commerce d'huile d'olive et de figes sèches y était important et on y élevait des mulets, des bœufs, des moutons et des chèvres. (*Dictionnaire des communes d'Algérie villes villages, hameaux*).



Figure 25 - Le marché couvert d'Akbou

Une fois l'administration civile installée, la scolarisation devint une priorité dans les communes de plein exercice ((CPE), qui bénéficiaient des mêmes prérogatives que les communes françaises. En voici quelques témoignages dont le souvenir reste vivace, photos du site « villedakbou.skyrock.com », parmi tant d'autres :



Figure 26 - La classe de Melle Belisan à Akbou



Figure 27 - Ecole communale, Akbou, 1947



Figure 28 - Année 1949-1950 à Akbou



Figure 29 - Lycée d'Akbou 1959

Au nord d'Akbou, en aval, se trouve Ouzellaguene où eut lieu le Congrès de la Soummam le 20 août 1956.

Et pour finir, un lieu de rendez-vous incontournable...



Figure 30 - Le « Café du progrès »

et un documentaire de l'INA de 1960 : <http://www.ina.fr/playlist-audio-video/20869>

Table des illustrations de la SOUMMAM :

- 1- Paysage de la Soummam
- 2- L'embouchure de la Soummam près de Bougie
- 3- Ane mort accroché à une branche d'arbre lors d'une crue
- 4- La Soummam vue de Sidi-Aïch
- 5- La Soummam à Akbou où la rejoint son affluent Bou Sellam
- 6- Carte routière Shell , vallée de la Soummam
- 7- Gare de La Réunion vers 1920 (photo de ceuxdebougie.com)
- 8- Oued Amizour (Leflay.net photos)
- 9- Gare d'Amizour (ceuxdebougie.com)
- 10- Maison érigée à Oued Amizour à son arrivée par la famille Fer Morand

- 11- El Kseur, panorama, carte postale
- 12- El Kseur, monument aux morts, route de Tizi Ouzou
- 13- Entrée du village de Sidi Aïch
- 14- Sidi Aïch, le petit pont
- 15- Sidi Aïch, le pont du chemin de fer (CFA)
- 16- Sidi-Aïch, Monument aux morts de 39-45, sculpté par Paul Belmondo
- 17- Sidi-Aïch, classe de CM et CFE 1951-52
- 18- Akbou, vue générale, 1914
- 19- Akbou, jonction du Bousellam et de la Soummam
- 20- Akbou, vue sur le Gueldamane
- 21- Mausolée romain d'Ausium près d'Akbou
- 22- Akbou, la première Mairie
- 23- Akbou, Hôtel de ville
- 24- Akbou, Assemblée communale de 1950
- 25- Akbou, Marché couvert
- 26- Akbou, classe de Mademoiselle Bélisan
- 27- Akbou, une classe de l' Ecole communale, 1947
- 28- Akbou, une classe de l'année 1949-50
- 29- Akbou, une classe de lycée, 1959
- 30- Akbou, Café du Progrès

(Rédactrice : Françoise Colin-Mansuy)